

## Où en sommes-nous ? Aurélien Barrau, juin 2026.

Bonjour, merci beaucoup de votre invitation, dont je suis honoré. Alors, comme vous le savez, le monde ne va pas très bien. Je ne vous apprends rien. Légitimement, on pense bien sûr aux catastrophes écologiques. Il est vrai que la situation n'est pas reluisante. Les conditions d'habitabilité de notre planète sont sur le point de s'effondrer. Les bascules irréversibles s'enclenchent. Les pollutions éternelles se généralisent. Les acidifications ou artificialisations éradiquent méthodiquement ce qui demeurerait. Autrement dit, la machine à dés-être ou à dé-naître tourne à plein régime. Mais je crois que nous n'en sommes même plus là. Cette fin du monde était un peu trop lente, presque un peu trop douce. Il fallait ressusciter la guerre. C'est vrai, c'est encore plus efficace pour tout détruire, pour tuer, pour occire, pour affamer aussi.

Et manifestement, il fallait, en plus le faire la conscience tranquille. C'est une vraie spécialité occidentale. Carton plein. Naturellement, elle n'avait pas vraiment disparu, la guerre. Ce n'est pas parce qu'elle ne s'exhibait plus si souvent sur le sol du nord global qu'elle avait quitté la surface de la Terre, loin s'en faut. On le sait, enfin, on devrait le savoir. En France, on les appelle souvent des opérations extérieures, les guerres menées loin de la métropole. Elles ont toujours été là. Mais au moins, on faisait mine de savoir qu'il y a là quelque chose d'un peu problématique, en particulier, dans le fait de tuer. On sentait que ce n'était pas léger. On s'imposait un minimum de solennité. Nous n'en sommes plus là. Je crois que nous nous trouvons à un moment de vérité comme il y en a rarement dans l'histoire.

Si avenir il y a, nos successeurs se souviendront de ce que nous faisons maintenant. Comme l'écrivait le poète Hoelderlin : "Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve". Un moment de vérité, c'est vrai, ça peut délivrer, mais à condition de prendre ses responsabilités, qu'il s'agisse d'écologie bien sûr, ou de colonialisme, parce que ces questions ne sont pas indépendantes. Dans les deux cas, il se serait simplement agi de comprendre que le territoire n'était pas vierge. Qu'il soit question de valeur ou de désir, quelque chose d'essentiel, me semble-t-il, se produit. Un projet civilisationnel crucial doit s'échafauder maintenant, face à une presse essentiellement apathique, et à des savants et savantes essentiellement indifférents et indifférentes : ce que nous choisissons aujourd'hui. Et ne pas choisir, par exemple, sous couvert de neutralité universitaire, c'est évidemment choisir le soutien à l'inertie et aux violences. Cela aura des conséquences incalculables. Cette ultra-brutalité et méta-injustice, qui est à l'œuvre par notre faute en beaucoup de lieux déjà, n'en finit plus de se déployer au mépris du Droit et de l'Histoire. Et quand elle viendra ici, ce qui ne peut pas ne pas se produire, car le monstre réveillé se retournera nécessairement contre ses zéloteurs, il est trop gorgé d'hubris, il sera évidemment trop tard. D'abord, pour des raisons éthiques, trop de mal aura été fait.

Comme le disait Wajdi Mouawad : "Vous croyez vraiment qu'on ne vous voit pas ?". Aussi pour des raisons pratiques, parce que quand elle est libérée et exaltée, personne ne peut dompter tant de fureur. Ça dépasse infiniment ce personnage, mais je crois qu'on pourrait appeler ça le moment Trump pour une raison simple : Trump est un menteur, mais un menteur honnête. Il sait qu'il ment, et il sait qu'on sait qu'il ment, et il ne s'en cache pas. Trump nous ressemble. Le président de l'Occident est à l'image vile et veule de sa politique, de la nôtre, donc de celle que nous avons choisie en toute conscience. Maintenant, nous ne pouvons plus feindre d'ignorer. C'est juste cela qui est nouveau, et c'est presque une bonne chose. Trump, c'est bien le problème, n'est pas un

accident ou un faux pas. Il est un moment de fidélité. Le symbole ressemble parfaitement à ce qu'il symbolise. L'impérialisme, le racisme, le sexisme, le climatoscepticisme, le classisme, le spécisme, le masculinisme, le colonialisme, dans toute leur brutalité crasse. La négation des paroles données et la pulvérisation du droit s'exhibent au grand jour et avec fierté.

Tout cela préexistait à Trump. Tout cela se passe aussi ailleurs que chez Trump, mais il a cette vertu de le montrer, de l'incarner. Tout en lui le hurle, le transpire et le vomit. Il n'y a que du rapport de domination. Souhaitons-nous vraiment cela ? Le désirons-nous ? Je ne parle même pas du personnage de Trump qu'il est aisé de haïr. Je parle de ce dont il est l'emblème : de nos valeurs et de nos projets. Donc le problème n'est pas que Trump le montre, le problème est que l'Occident le fasse. Et depuis bien longtemps, les coups d'état, les ingérences, les génocides n'ont pas attendu Trump, mais lui s'en vante, et donc plus personne aujourd'hui ne peut feindre d'ignorer qui nous sommes. Ce monde n'est pas donné, nous le bâtissons. Le moins qu'on puisse dire est que la direction choisie depuis bien longtemps n'est pas exactement réjouissante. Mais depuis quelques années, dans une sorte d'ultime éjaculation nihiliste de jouissance nécrophile, il semble que nous ayons choisi d'accélérer le massacre et de nous enorgueillir de cette superprédation suicidaire, de nous repaître de notre décadence dans un fanatisme qu'on pourrait presque dire masochiste. Notre soif de sang n'en finit plus de se nourrir de ses propres exactions.

J'insiste, Trump n'est pas l'origine. Il n'est que le symptôme paroxystique. Trump a la vertu de la transparence. Il se lit à livre ouvert, certes un livre avec peu de mots vu son vocabulaire, mais en palimpseste, c'est toute notre civilisation qui se révèle, et ce n'est pas très joli. Il y a quelques jours, il expliquait avec un sourire sadique que son chef d'état-major justifiait le fait de tuer les marins iraniens en coulant leur bateau par le simple argument que je cite : "C'était plus drôle de faire comme ça !". Abject bien sûr, mais honnête. Croyez-vous que ça n'arrive pas sans Trump ? Croyez-vous que les victimes de l'impérialisme occidental ne savaient pas déjà cela ? Croyez-vous que les massacrés n'avaient pas déjà fait l'expérience de tout cela ? Trump nous oblige à ne plus avoir le droit de faire comme si nous ne savions pas. Trump nous force à assumer notre barbarie. C'est cela qui est nouveau, et c'est presque réjouissant. Alors, je vous avoue que je suis un peu perdu. On parle tous les jours dans les milieux écolos de reconnexion avec les arbres et les oiseaux. Magnifique ! Mais comment voulez-vous que ça se produise, ou même que ça ait un sens, alors qu'on tue les enfants par dizaines de milliers dans l'indifférence générale, voire la liesse assumée ? On parle d'inventer de nouveaux récits alors que l'on éradique et invisibilise méthodiquement ceux qui existent déjà. Presqu'aucune culture ne partageait avec l'Occident contemporain cet hubris destructeur. Vous voulez trouver comment habiter le monde différemment ? Mais il suffit de regarder ailleurs : ailleurs, sans paternalisme.

Que faut-il donc faire au niveau personnel puisque c'est un peu le thème du jour. Penser, tout simplement. Penser non pas à trouver des solutions, mais à tout réexprimer, des interrogations. Ça ne m'intéresse pas du tout d'essayer de fabriquer des smartphones et des fermes de calcul pour IA bas carbone. D'abord, parce que c'est impossible, mais surtout parce que ce n'est pas la question. Le numérique généralisé, c'est intrinsèquement une aberration et un effondrement de notre puissance d'être, c'est-à-dire de ce qui nous distingue des machines. Rien ne peut être plus stupide que de déléguer nos choix à des algorithmes qui par essence fonctionnent sur la reproduction à l'identique du cru et du connu, et donc des idées prédatrices ou suicidaires. Ça ne m'intéresse pas du tout

d'essayer de fabriquer des drones tueurs d'enfants en matériau recyclable, estampillé "commerce équitable". C'est en elle-même l'éradication des populations civiles avec l'aval de tout l'Occident qui me semble aujourd'hui un peu plus problématique. Je ne comprends pas quel sens il y a à tenter de jouer un bon coup dans une partie où tout le monde perd. L'engagement individuel aujourd'hui, ce ne sont pas les petits gestes, ni même le militantisme. D'ailleurs, militer pour quoi ? C'est le courage d'une pensée si profonde qu'elle ose faire face à l'infinité de notre échec éthique, esthétique, logique et axiologique. Je crois qu'il ne s'agit certainement pas de faire des efforts. Nous en sommes, reconnaissons-le, incapables. Il ne s'agit certainement pas non plus de se moraliser. Comment pourrait-on oser l'envisager, dans un monde qui banalise comme jamais les écocides et les génocides ? Il s'agit, je crois, de choisir le poétique contre le prosaïque. Le prosaïque, si vous voulez, ce serait l'utilisation d'une chose, et le poétique, ce serait la chose en tant que telle. Le prosaïque relèverait de la communication, le poétique de la communion. Le prosaïque serait une exploitation ou une fabrication, le poétique, une connivence ou une création. Le prosaïque serait domestiqué ou intégré, le poétique sauvage ou indigène. Le prosaïque serait mesurable, reproductible, réglé, fini, mécanique, tandis que le poétique signerait la présence pleine et entière, nervurée d'imprévu de soi, du monde, et de soi dans le monde. Le prosaïque répondrait à des besoins. Le poétique exprimerait un désir. Le poétique, c'est l'amour. L'écrivain Antonin Artaud l'écrivait clairement : "Sous la poésie des textes, il y a la poésie tout court, sans forme et sans texte.". Je crois que tout ou presque peut-être pratiqué en poète ou poétesse, sauf naturellement les guerres et les massacres. Le projet serait donc simple.

Vassaliser le prosaïque au poétique et non l'inverse. Et tout le reste, je crois, découlera. Si un exemple peut nous aider à penser, je me permets de poser le nom d'Alexander Grothendieck, le plus grand mathématicien du XXe siècle, un des plus grands scientifiques et génies de tous les temps. Au faite de sa gloire, régnaient en maître absolu sur les mathématiques mondiales, ayant redéfini le sens-même du mot mathématique, je comparerai son influence dans sa discipline à celle de Newton en physique. Grothendieck ouvre les yeux. Il voit l'enfer des guerres d'agression, en particulier celles des Américains au Vietnam, l'horreur des éradications écologiques, l'absurdité de notre amour des machines, le déploiement des rapports de domination, la négation du sens de la beauté et de la vie. Il démissionne. Il devient un militant écologiste radical, décolonial, convaincu, antimilitariste, véhément. Il déploie une critique profonde de la technoscience et des valeurs de la civilisation occidentale. Il refuse les prix et vend sa médaille Fields pour donner le bénéfice à la résistance vietnamienne sous les bombes américaines. Il accueille chez lui des sans papiers en situation irrégulière, et se fait finalement inculper pour cela. Il dénonce le racisme d'État. Il pressent le fascisme qui menace à nouveau. Il moque notre dépendance pathétique à la technologie.

Il condamne ceux qui sont allés se battre en Algérie contre un peuple luttant pour le droit de vivre libre sur sa propre terre. Il travaille, il pense, il aime, il rit, il existe et finalement, il découvre ce qui, à ses yeux, est infiniment plus important que tous les théorèmes qu'il a démontrés : l'extraordinaire richesse et fragilité de ce monde. Alors certes, n'est pas Grothendieck qui veut, mais à défaut de l'égaliser, au moins pourrions-nous le suivre, le comprendre ou le connaître avec amour ? Alors, que faire concrètement ? Eh bien, je crois, sortir de cette obsession de la concrétude, ne plus jamais répondre à toutes ces questions si mal posées qu'elles interdisent d'envisager la moindre pensée signifiante, et voir la contingence de nos construits pour cheminer avec l'interrogation de Mahmoud Darwich : "Et pour nous, sur cette terre, qu'est-ce qui mérite de vivre ?" Merci.